

BULLETIN MENSUEL

DE LA

SOCIÉTÉ LINNÉENNE DE LYON

FONDÉE EN 1822

RECONNUE D'UTILITE PUBLIQUE PAR DECRET DU 9 AOUT 1937
des SOCIETES BOTANIQUE DE LYON, D'ANTHROPOLOGIE ET DE BIOLOGIE DE LYON
REUNIES

et de leurs GROUPES REGIONAUX : ROANNE, VALENCE, etc

Siège Social et Secrétariat Général : 33, rue Bossuet, Lyon (6^{me})

Trésorier : M. P. OMISOS, 9, cours du Docteur-Long, Lyon (3^e)

ABONNEMENT ANNUEL : France et Colonies Françaises .. 9 N.F. — C.C.P. Lyon 101-98
Etranger 10 N.F.
Scolaires 4,50 N.F.

PARTIE SCIENTIFIQUE

L'INTRODUCTION, DANS LE MIDI DE LA FRANCE, DES PLANTES IMPROPREMENT APPELEES « GRASSES »

par L. BERNER (Marseille).

La vogue que connaissent actuellement les végétaux succulents (car ils sont remplis de suc et non de graisse ; ce sont donc des espèces charnues et non point « grasses »), remonte au mouvement de la Renaissance qui étendit l'activité intellectuelle. La forme étrange de ces plantes décoratives excita la curiosité dès leur introduction, mais elles connurent en France des fluctuations d'appréciation, selon la mode. A vrai dire, ce fut la publication de Pyrame de CANDOLLE : Histoire des Plantes grasses, Paris, 1799-1829, avec les belles planches en couleurs de REDOUTÉ, qui répandit particulièrement le goût de leur culture sous la Restauration et la Monarchie de Juillet. L'affaire du Mexique, sous le Second Empire, maintint encore l'attention sur elles. Cependant elle alla en s'affaiblissant ensuite, de sorte qu'à la fin du 19^{me} siècle, l'oubli s'étendit sur elles. Graduellement, notamment après la première Guerre mondiale, ressurgit le goût de ces plantes d'agrément, généralement peu exigeantes au point de vue soins, entretien etc., de sorte qu'elles connaissent actuellement derechef de vifs succès, mais l'engouement n'avait jamais cessé en Allemagne ni en Grande-Bretagne. Les Américains aussi ont marqué de grands progrès, notamment dans la connaissance de ces végétaux d'aspect fort différent, tout en présentant une certaine conformité d'allure, et bien qu'appartenant à des familles dissemblables et de provenances très éloignées les unes des autres.

Les jardins du 16^{me} siècle en France furent simplement des vergers avec des carrés de plantes aromatiques ou officinales, ainsi que de quelques légumes. Ce principe, essentiellement utilitaire, ne céda que plus tard de son importance à l'appréciation de la fleur ornementale. Ce n'est qu'avec les guerres d'Italie que se répandit en réalité le type *jardin d'agrément* en France, au moment où les *jardins botaniques* commencèrent à se créer (au Mans en 1540). Mais déjà dans le Midi de la France les plantes succulentes sont mentionnées, alors que MATTHIOLE emploie, dans sa description, le terme *Opuntia* en 1558 seulement. Celle-ci fut une des premières plantes transportées par les Espagnols dans l'ancien monde et frappa l'attention par son apparence (CANDOLLE, 1883).

Dans le récit de voyage effectué en 1566 à Marseille, Pierre PENA et Mathias DE LOBEL (LEGRÉ 1899) indiquent avoir vu dans le « Jardin dit du Roi » entourant la résidence — au voisinage des Arsenaux (l'actuel quai Rive Neuve) — du Gouverneur de la ville, nommé en 1566, Pierre BON, Baron de MÉOLHON, *Opuntia Ficus indica* Webb. = *O. vulgaris* Mill. en fleurs et en fruits¹.

Ces plantes étaient d'importation récente et considérées comme rares

1. — Cet *Opuntia* avait dû être mis en culture depuis des années déjà, autrement la plante n'aurait pas fleuri ni fructifié. L'observation est d'importance puisqu'ailleurs on n'a pas mentionné leur formation à cette époque, pas même en Italie. Pierre PENA a dessiné la fleur d'après l'échantillon de Marseille et qui figure dans le *Stirp. Advers.* (LEGRÉ 1899).

et curieuses (LEGRÉ 1899). Ces mêmes auteurs du *Stirpium Adversaria nova*, Londres 1571, précisent aussi avoir vu des plantes exotiques dans le jardin de l'apothicaire botanophile Jacques REYNAUDET de Marseille, cultivées par probité professionnelle ; ce sont « l'Aloë » — de Barbarie ?, vraisemblablement *Aloes vulgaris* Lmck., la Scammonée de Syrie, *Convolvulus scammonium* L., « l'Ammi » de l'Orient (une semence provenant d'Alexandrie ou de Candie d'une plante inconnue entrant dans la composition de la « Thériaque »), « l'Ambrosia » de Corse ou de l'Espagne : *Ambrosia maritima* L. et le « Moly », une espèce inconnue d'*Allium* étranger, selon LEGRÉ (1900-2).

Les jardins des amateurs belges renfermaient également des plantes rares vers le milieu du 16^me siècle. Or LEGRÉ (1901) rapporte qu'un bourgeois d'Avignon, nommé DOINS, vit en mai 1599, l'Agave de son jardin en fleurs².

D'autre part, GARIDEL (1715) décrit « L'Aloë » = *Agave americana* L. du couvent des Capucins à Martigues, en fleurs, ainsi que sa mort post-florale et sa persistance par rejetons (C'est le type d'une plante mono-carpe).

Ces documents permettent de conclure que les plantes succulentes furent introduites en Provence vers le milieu du 16^me siècle et cultivées en pleine terre. Ce sont les marins qui les avaient apportées dans leur pacotille. La cité phocéenne fut à cette époque, le seul grand port français sur la Méditerranée ; par sa franchise, Marseille devint alors le centre d'échanges et d'activités commerciales attirant ainsi les navires étrangers (MASSON 1898).

Plus tard, Thomas PLATTER, étudiant à Montpellier (LEGRÉ 1900-1) faisant le récit de son passage à Marseille, signale la présence d'Orangers et de Citronniers dans la serre du jardin entourant la maison de plaisance de la Baronne DE CASTELLANE, maîtresse du Duc DE GUISE, gouverneur de la Province, vers la fin du 16^me siècle ; la carte de Marseille au temps de Henri IV (*in* MASSON 1898) laisse bien reconnaître les jardins situés sur l'actuel quai Rive-Neuve. Il ne s'agit plus alors seulement des anciennes plantations utilitaires, mais bien de vraies cultures ornementales, notamment dans le jardin de la maison du Duc DE GUISE mitoyenne de celle de la Baronne DE CASTELLANE, et vraisemblablement conçue selon les intentions du tout puissant Gouverneur. A cette époque tout autre n'aurait pu importer d'Espagne ou de Sicile des Orangers ou des Citronniers fort coûteux et beaucoup trop encombrants, voire pondérants, pour être embarqués et transportés comme « pacotille » par l'équipage d'un navire à voile.

Cependant le goût pour les fleurs ne fut plus à cette époque l'apa-

2. — Pour aboutir à la floraison, l'Agave a certainement été mis en place dans le jardin avignonnais depuis une trentaine d'années, dans des conditions favorables, autrement cette espèce ne fleurit que difficilement selon les individus et selon leur situation ou exposition. De juillet en septembre l'Agave développe en Provence sa hampe florale qui peut atteindre une hauteur de 8 à 10 mètres en moins d'un mois. Cette observation avait beaucoup intrigué autrefois les contemporains du propriétaire de l'Agave, et sa véracité avait même été mis en doute. LEGRÉ (1901) a publié la correspondance de PEIRESC où il est question de cette affaire, dans une lettre du docteur Jacques FONTAINE, médecin à Aix, au général Blaise CAPISULA, gouverneur pour le Pape de la cité d'Avignon, soulignant l'effet de curiosité du phénomène et son attraction sur les gens de toute condition.

nage des seuls Grands Seigneurs dans les fastes de leurs rangs sociaux. Les humbles aussi s'en réjouissaient.

C'est ainsi que la « Cymbalaire » ombrophile = *Linaria Cymbalaria* Mill., originaire d'Italie méridionale et de la Grèce où elle vit dans les fentes de rocher frais, fut introduite en France dès le 15^me siècle et s'est échappée ensuite des cultures, tout en restant toujours près de l'homme. GARIDEL (1715), l'a signalée à cette époque comme étant très abondante à la face Nord de l'église des Acoules à Marseille où elle a dû s'implanter au 16^me siècle et s'y trouve encore de nos jours, en soulignant qu'elle manque dans la région d'Aix-en-Provence. Cela laisse supposer qu'elle a été cultivée sur le bord des fenêtres pour ses jolies fleurs et ses gracieux festons par la population laborieuse du quartier des Acoules à Marseille. Par la suite, son installation sur les murs de la vieille église s'est opérée certainement toute seule. Actuellement cette espèce se rencontre aux murs frais ombragés dans toute la vallée de l'Huveaune des environs de Marseille, de même qu'aux vieilles murailles de quelques rues marseillaises. Toutefois, dans le Catalogue des Plantes Vasculaires qui croissent naturellement dans les environs d'Aix, publié en 1871 par Am. DE FONVERT et J. ACHINTRE, cette espèce n'est pas mentionnée ; elle n'avait donc ses admirateurs qu'à Marseille, et ils l'ont involontairement disséminée dès le 16^me siècle, favorisant son introduction locale, et son maintien par semis naturel autour des activités humaines. D'après THELLUNG, 1912, la Cymbalaire paraît être naturalisée à Montpellier dans la seconde moitié du 18^me siècle. De toute façon, MAGNOL, 1676, ne la mentionne pas.

Il est intéressant de remarquer que cette espèce est apparue pour la première fois à Arbois (Jura) sans précision de date, pour se répandre ensuite dans la région près des habitations où elle a été souvent cultivée comme plante ornementale (MAGNIN et HÉTIER, 1894-97). GRENIER (1865-75) indique qu'elle se trouve aux vieux murs à Besançon, Montbéliard et Dôle, « nul dans le restant du Jura français », c'est-à-dire dans le voisinage des villes en plaine, mais nullement ailleurs. C'est une plante qui suit l'homme, mais se sème à nouveau spontanément en recourbant le pédoncule de sa capsule pour se loger dans les fentes. Soit dit en passant, la Cymbalaire fut connue en Angleterre en 1636 par GERARDE, auteur anglais, toujours aussi autour des habitations.

Conclusion : Au moment de l'essor maritime du 16^me siècle, un goût pour les plantes décoratives apparaît dans toutes les couches de la population provençale. Les marins apportèrent à Marseille des végétaux exotiques vivants qui trouvèrent des amateurs, notamment pour les plantes succulentes (*Aloe vulgaris* Lmck., *Agave americana* L., *Opuntia Ficus indica* Webb.). Elles prospèrent sous le climat méditerranéen en pleine terre. La culture s'en répandit peu à peu dans toute l'Europe. Les premiers pays touchés furent ceux dont les relations maritimes furent les plus actives au 16^me siècle ; après l'Espagne vint la Provence, ensuite l'Italie, la Grande-Bretagne et les pays des actuelles Belgique et Hollande. Partout ces plantes trouvèrent un accueil favorable dès leur introduction

OUVRAGES CITÉS.

1883. CANDOLLE, A. DE, L'origine des Plantes cultivées. Paris 1883.
1829. CANDOLLE, Pyr. DE, Histoire des Plantes grasses, Paris 1799-1829.
1871. FONVERT, Am. DE, et ACHINTRE, J., Catalogue des Plantes Vasculaires qui croissent naturellement dans les environs d'Aix. Aix 1871.

1715. GARIDEL, Histoire des Plantes qui naissent aux environs d'Aix, 1715.
 1865-75. GRENIER, Ch., Flore de la Chaîne Jurassique, Paris 1865-75.
 LEGRÉ, L., La Botanique en Provence au 16^{me} siècle :
 1899..... Pierre PENA et Math. DE LOBEL, Marseille 1899.
 1900-1..... Félix et Thomas PLATTER, Marseille 1900.
 1900-2..... Léonard RAUWOLFF et Jacques RAYNAUDET, Marseille 1900.
 1901..... Louis ANGUILLARA, Pierre BELON, Charles de l'ECLUSE, Antoine CONSTANTIN, Marseille 1901.
 LOBEL, Math. DE, voir P. PENA et Math. DE LOBEL.
 1894-97. MAGNIN, A. et HÉTIER, Fr., Observations sur la Flore du Jura et du Lyonnais, Besançon, 1894-97.
 1676. MAGNOL, Botanicon Mospeliense, Lugduni 1676.
 1898. MASSON, M.P., Le vieux port et le commerce de Marseille jusqu'en 1840. (In : *Etudes sur Marseille et la Provence*). Congr. Nat. d. Stés. fr. d. Géogr., 19^{me} session, Marseille 1898.
 1554. MATTHIOLE, P.A., Commentaire sur les 6 livres de Dioscoride. Traduction Ant. du PINET, Lyon 1605.
 1571. PENA P., et LOBEL, M. DE, Stirpium Adversaria nova. Londres 1571.
 1912. THELLUNG, A. La flore adventice de Montpellier, *Mittlg. d. Botan. Museum Zürich*, 58, Zürich 1912.

Présenté à la Section botanique en sa séance du 10 juin 1961.

**CONTRIBUTION A L'ETUDE DE LA FAUNE MALACOLOGIQUE
 DES SEDIMENTS QUATERNAIRES
 DE LA PLAINE DE L'ISLE-SUR-SORGUE (VAUCLUSE)**

par J. GRANIER.

Il y a quelques temps, Monsieur GROLIÈRE, instituteur à L'Isle-sur-Sorgue, apportait au Musée d'Histoire Naturelle d'Avignon, quelques échantillons de sédiments recueillis lors du forage d'un puits. Ce puits est situé dans la plaine de l'Isle, entre Saint-Jean et Villevieille, un peu au nord de la route de Monclar.

Monsieur GERMAND, conservateur du Musée Requien m'ayant permis d'examiner ces échantillons, je fus surpris par la grande quantité de coquilles subfossiles de mollusques qu'ils contenaient. Je décidais donc de les étudier de plus près,

I. — *Le sédiment.*

D'abord quelques mots sur le sédiment lui-même : gris-cendré clair, léger, très tendre, formé d'éléments très fins, il ne résiste guère à l'écrasement ; par contre, il ne se délite dans l'eau que très lentement. Il fait partie de ce que JOLEAUD a appelé « Les Limons des Paluds d'Althen et de Saint-Rémy ».

Traité à l'acide chlorhydrique, il réagit violemment et ne laisse dans la coupelle qu'un très faible dépôt noirâtre formé surtout de matières organiques. Il apparaît donc constitué presque exclusivement de calcaire. Ceci concorde bien avec l'analyse publiée en 1896 par M. TORCAPEL et ZACHAREWICZ :

Analyse physique :

Eau (pour 100 gr. de l'échantillon complet)	6 g
Pierres (pour 100 gr. de l'échantillon complet)	5 g
Terre fine (pour 100 gr. de l'échantillon complet)	89 g
Argile (pour 100 gr. de terre fine)	17,97 g
Sable (pour 100 gr. de terre fine)	7,13 g